

Lectures

Les Réseaux Criminels

Sous la direction de Remi Boivin
et Carlo Morselli

Montréal : Les Presses de l'Université de
Montréal, 2016

Carlo Morselli est un des plus grands spécialistes au monde de la sociologie des groupes criminels. Directeur adjoint du Centre International de Criminologie Comparée de Montréal, il s'intéresse à la thématique des réseaux criminels depuis désormais plus de quinze ans. L'usage du concept de réseau social est par ailleurs relativement ancien en sciences sociales, mais les premières applications formelles d'analyse des réseaux en criminologie datent de la fin des années 1990.

Ce livre, issu des actes d'un colloque qui s'est tenu à Montréal le 20 mars 2014, vient donc systématiser une approche relativement nouvelle, notamment en langue française : si l'on peut recenser désormais des manuels en anglais, ainsi que de nombreux ouvrages et articles, les publications en français demeurent assez rares. Les contributeurs à cet ouvrage sont d'ailleurs très majoritairement issus de l'Université de Montréal et plus généralement du Canada, donc on peut présumer qu'ils soient plus régulièrement en contact avec

l'anglophonie. La nouvelle génération de chercheurs impliqués sur ces questions s'est ainsi regroupée au sein du séminaire annuel *Illicit Networks Workshop*.

Le livre est divisé en douze chapitres, dont les quatre premiers font le point sur les enjeux théoriques actuels de l'analyse de réseaux sociaux (ARS) appliquée à la criminalité, tandis que les chapitres restants (de 5 à 12) portent sur des cas d'études assez diversifiés.

Le premier chapitre, de Quentin Rossy (Université de Lausanne), porte l'attention du lecteur sur les avantages et les biais de l'analyse par la visualisation relationnelle, qui s'avère féconde sur des réseaux de dimensions assez petites, mais perd sa performance au fur et à mesure que la dimension du réseau s'étend. Le deuxième, signé par David Corazza, Pierre Esseiva et Olivier Ribaux (Université de Lausanne) questionne *Le potentiel informatif des liens issus du profilage psycho-chimique de produits stupéfiants* qui peut être obtenu en analysant les « traces matérielles » produites par

les produits stupéfiants – afin d’en identifier la source –, grâce à l’analyse de leurs propriétés physiques, leur conditionnement, leurs propriétés chimiques et l’éventuelle présence de produits de coupe. Un lien chimique entre des spécimens issus de différentes saisies signifie que ces derniers ont appartenu à une même unité physique avant d’être séparés.

Etienne Martineau et Régine Lecocq (Centre de recherche et développement pour la défense Canada à Valcartier – Forces Armées Canadiennes) montrent, dans le troisième chapitre, comment les forces armées canadiennes utilisent l’analyse de réseaux sociaux pour compléter le travail de terrain des enquêteurs, en les aidant parfois à dépasser les difficultés liées à la récolte des informations pour le renseignement. Les experts des Forces Armées Canadiennes utilisent ainsi l’analyse de réseaux sociaux pour préparer le contexte d’intervention armée, notamment pour des conflits de guerre asymétrique : que ce soit pour contrer des terroristes ou des groupes de crime organisé, la compréhension préalable des aspects socio-culturels des populations présentes sur les lieux d’intervention s’avère désormais incontournable. Dans le quatrième chapitre, Amélie Forget (*Cornell University*), partant des idéaux-types de *réseau comme structure* et de *réseau comme acteur*, suggère que les réseaux eux-mêmes peuvent évoluer qualitativement dans le temps par un processus de structuration. Elle introduit les concepts d’intentionnalité et d’acte collectif dans un champ d’études se limitant souvent à l’observation de liens entre unités.

Francesco Calderoni (*Transcrime – Università Cattolica* de Milan) propose, dans le cinquième chapitre, une analyse des réunions de sommet de la *‘ndrangheta* en Lombardie. Il s’agit d’une approche innovante, puisqu’il prend, comme point d’observation, la présence aux réunions, qui est plus facile à observer en termes de moyens humains et technologiques. Par ailleurs, les chefs peuvent prendre des précautions pour éviter l’usage du téléphone, qui peut être délégué à des intermédiaires, pendant que leur présence aux réunions semble être assidue. Les résultats de l’enquête montrent une bonne capacité prédictive de l’ARS pour déterminer

les leaderships dans les groupes mafieux. Dans le sixième chapitre, Pierre Tremblay, Mathieu Charest (Université de Montréal) et Yanick Charette (*University of Yale*) prennent en examen les gangs de rue haïtiens de Montréal. Ils mettent en lumière comment certains criminels ont plus de succès dans leur carrière criminelle grâce à leurs dotations en capital social, lié aux leadership économique, politique et guerrier. Andrew Mc Iver (analyste à la Sureté du Québec) analyse, dans le septième chapitre, le rôle des courtiers, c’est-à-dire des personnes qui font le lien entre d’autres individus qui ne se connaissent pas autrement. L’analyse de courtier nous semble une des avancées les plus intéressantes de l’ARS en sociologie du crime organisé, puisqu’elle permet d’objectiver des positions sociales qui sont très difficilement observables autrement. Le positionnement stratégique des courtiers est associé à des risques moindres d’arrestation, à des gains illicites plus élevés et, plus généralement, à une plus grande réussite dans la carrière criminelle.

Dans l’étude présentée au huitième chapitre, Mathieu Charest et Maurizio D’Elia (Université de Montréal) ont repéré un processus de passation de l’expertise permettant d’expliquer la croissance et le déclin de la popularité de certaines méthodes de fraude. Au chapitre neuf, Martin Bouchard et Bryce Westlake (Université Simon Fraser) proposent une méthode pour détecter les communautés au sein de réseaux criminels communiquant via le web. Carlo Morselli et Rémi Boivin (Université de Montréal) signent ensuite un chapitre, où ils questionnent l’hypothèse de la porte d’entrée du crime, à savoir que la première infraction d’un individu définirait en partie son implication future dans des activités criminelles, par la co-délinquance. L’analyse de réseau y mesure les opportunités potentielles et non seulement l’historique judiciaire. Au chapitre onze, Frédéric Ouellet et Dominique Laferrière (Université de Montréal) analysent les trajectoires de diversification des activités criminelles de plus d’une centaine de détenus, en montrant que la diversification d’un réseau de contacts est étroitement liée à la trajectoire criminelle que suit un délinquant, et qu’un

délinquant, faisant partie d'un réseau étendu, a plus de chances de passer à l'acte, toutes conditions égales par ailleurs. Le douzième et dernier chapitre de Samuel Tanner, Clémentine Simon (Université de Montréal) et Aurélie Campana (Université de Laval) analyse les organisations de skinheads au Québec, avec une attention particulière accordée à leur discours.

La conclusion invite à « *aller encore plus loin et voir dans ce livre un pas de plus vers la networked criminology décrite par Papachristos* (Papachristos & Smith, 2011), [puisque] *la criminologie ne peut plus être dissociée de l'analyse de réseau, tant cette dernière a permis de changer la façon de concevoir les problèmes criminels* ».

L'approche en sociologie des réseaux criminels présente ainsi des avantages majeurs dans la compréhension du fonctionnement interne des groupes sociaux, criminels en ce cas spécifique, mais perd partiellement de vue les liens de causalité entre les faits sociaux, au profit de la mise en lumière de l'existence de relations, qui sont ensuite étudiées. Le changement d'approche se situe donc au niveau de l'unité d'analyse, qui n'est pas le « cas individuel » mais la relation entre ces différents cas, ce qui donne une analyse « au carrefour entre le macro et le micro » pour étudier les auteurs des infractions et la réaction sociale à laquelle ils sont confrontés.

Cet ouvrage inclut donc un large éventail d'approches méthodologiques, et d'objets d'application de l'analyse des réseaux sociaux. On peut y observer sa pertinence pour la gestion de grandes masses de données, même si l'on y craint une perte d'approche critique. Les conditions de définition des interdits, de détection et de réaction sociale sont absentes, ce qui risque de pencher rapidement vers ces approches criminologiques qui ne questionnent pas les conditions de production de la justice pénale.

Enfin, ce qui nous surprend est l'invitation à faire preuve de « créativité » en recherche, alors que pendant nos formations nous avons toujours été invités à la rigueur ; cette créativité s'avère en effet importante pour la construction de données relationnelles qui, à ce jour, sont

relativement rares. Nous restons tout de même persuadés qu'en ce qui concerne l'étude des groupes criminels, l'analyse fine des réseaux sociaux permettra de maintenir une approche descriptive de grande profondeur, dont l'étude des groupes criminels ne peut que bénéficier.

Références

Papachristos, A.V., & Smith, C.M. (2011). The small world of Al Capone : the embedded nature of criminal and legitimate social networks. *Third Annual Illicit Networks Workshop*, Montréal, 3-4 October 2011.

• Tommaso Giuriati

Doctorant en sociologie
Université de Corse Pasquale Paoli et LAMES, UMR
7305, CNRS & Aix-Marseille Université
tommaso.giuriati@gmail.com